Document generated on 04/25/2024 10:48 a.m.

Québec français

Le personnage autochtone dans quelques romans pour la jeunesse

Michèle Leduc

Number 162, Summer 2011

Littérature amérindienne

URI: https://id.erudit.org/iderudit/64288ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Leduc, M. (2011). Le personnage autochtone dans quelques romans pour la jeunesse. *Québec français*, (162), 31–34.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

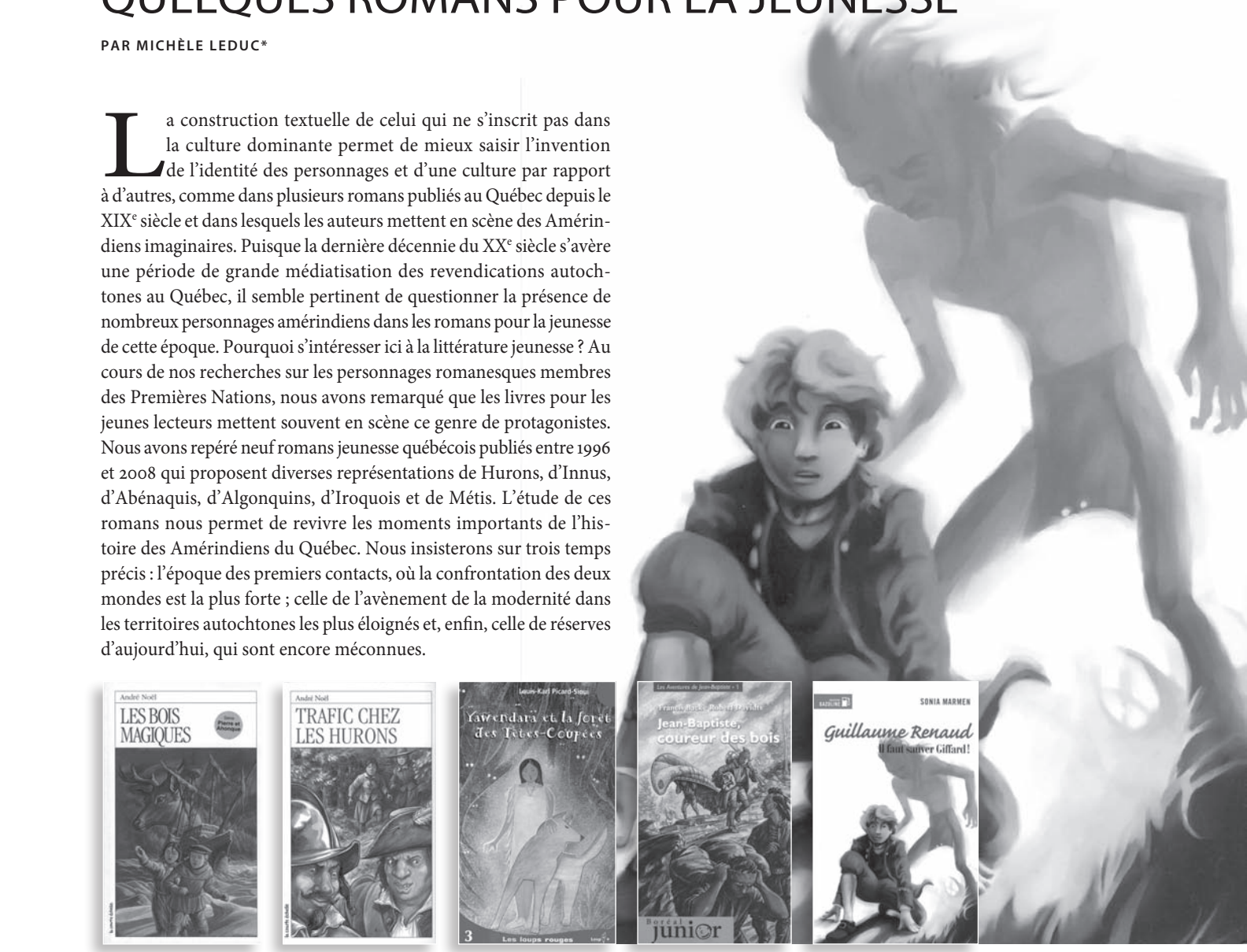
Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LE PERSONNAGE AUTOCHTONE DANS QUELQUES ROMANS POUR LA JEUNESSE

PAR MICHÈLE LEDUC*

La construction textuelle de celui qui ne s'inscrit pas dans la culture dominante permet de mieux saisir l'invention de l'identité des personnages et d'une culture par rapport à d'autres, comme dans plusieurs romans publiés au Québec depuis le XIX[e] siècle et dans lesquels les auteurs mettent en scène des Amérindiens imaginaires. Puisque la dernière décennie du XX[e] siècle s'avère une période de grande médiatisation des revendications autochtones au Québec, il semble pertinent de questionner la présence de nombreux personnages amérindiens dans les romans pour la jeunesse de cette époque. Pourquoi s'intéresser ici à la littérature jeunesse ? Au cours de nos recherches sur les personnages romanesques membres des Premières Nations, nous avons remarqué que les livres pour les jeunes lecteurs mettent souvent en scène ce genre de protagonistes. Nous avons repéré neuf romans jeunesse québécois publiés entre 1996 et 2008 qui proposent diverses représentations de Hurons, d'Innus, d'Abénaquis, d'Algonquins, d'Iroquois et de Métis. L'étude de ces romans nous permet de revivre les moments importants de l'histoire des Amérindiens du Québec. Nous insisterons sur trois temps précis : l'époque des premiers contacts, où la confrontation des deux mondes est la plus forte ; celle de l'avènement de la modernité dans les territoires autochtones les plus éloignés et, enfin, celle de réserves d'aujourd'hui, qui sont encore méconnues.



L'Époque de la Nouvelle-France

Il semble essentiel de s'intéresser en premier lieu au choc des cultures en analysant les romans mettant en scène des Amérindiens à l'époque de la Nouvelle-France : *Les bois magiques* (BM), *Trafic chez les Hurons* (TH), *Yawendara et la forêt des Têtes-Coupées* (Y), *Jean-Baptiste, coureur des bois* (JB) et *Guillaume Renaud. Il faut sauver Giffard !* (GR) (références en bibliographie). Ce choc des cultures s'est traduit par la construction d'une certaine image de l'Autre qui perdure encore peut-être aujourd'hui.

Lors des descriptions des premiers contacts, l'aspect qui revient le plus souvent est la fascination qu'exercent les premiers habitants du territoire sur les Européens. La plupart du temps, ces personnages sont décrits de façon plutôt positive, par exemple lorsqu'ils sont comparés à des coureurs des bois courageux et aventuriers ou lorsqu'ils sont représentés en images par les illustrateurs. Au fond, les hommes amérindiens, qui sont le plus souvent des guerriers, fascinent les jeunes héros des romans, tout en leur donnant un peu la frousse. Les femmes, quant à elles, se distinguent par la beauté de leurs visages.

Les Amérindiens des cinq romans historiques ont toutes les qualités des guerriers, soit la force et l'agilité, et celles des chasseurs, c'est-à-dire une facilité à lire les traces et à s'orienter. Ils possèdent aussi un savoir, souvent médical, inconnu des Européens à l'époque de la Nouvelle-France. Ces qualités leur confèrent certains pouvoirs surnaturels, quelquefois, mais amènent surtout les auteurs et les lecteurs à les comparer aux Blancs, qui ne sortent pas toujours vainqueurs de ce rapprochement.

Ainsi, le personnage de l'Amérindien est presque essentiellement présenté de façon positive. En effet, il est le plus souvent l'ami des Français, mais il est aussi l'homme soucieux de son environnement, le sage, l'être humain fondamentalement bon, le parent compréhensif et l'enfant curieux. Les jeunes personnages peuvent également correspondre à cette idée de l'être humain qui n'est pas encore corrompu par la civilisation. La petite Yawendara, héroïne du roman du même nom, est celle qui permettra à tous de croire à nouveau en l'humanité : « Radieuse, Yawendara était une pureté inaltérable dans un monde sombre et ombrageux. La jeune fille ne semblait pas appartenir à ce lieu, ce village wendat solitaire, prisonnier de la forêt des Têtes-Coupées, là où les rayons de Grand-Frère Soleil n'osaient plus se poser » (Y, p.7).

Pourtant, quelques romans mentionnent des cas d'Amérindiens dangereux ou avilis. Dans *Trafic chez les Hurons*, ce sont les Iroquois que les personnages doivent craindre. Mais l'Amérindien n'est pas dangereux qu'en raison de ses traditions guerrières, il le devient aussi et surtout au contact de l'eau-de-feu que lui fournissent les Européens. *Trafic chez les Hurons* et *Guillaume Renaud. Il faut sauver Giffard* montrent cette faiblesse des premiers habitants du territoire américain pour l'alcool.

Par ailleurs, la vision du monde des Autochtones diffère de celle des Européens en raison de l'importance accordée à la nature et aux esprits. Par exemple, pour parler de la mort et du temps qui passe, Yawendara utilise les points cardinaux : « Yawendara savait que le passage des saisons pesait de plus en plus lourdement sur la veille femme : son soleil était désormais plus près de l'Ouest que de l'Est » (Y, p.11). Aussi, certains personnages arborent fièrement leur totem, mais il faut comprendre que ce totem s'avère un esprit qui les protège.

À ce sujet, les auteurs dénoncent la perte des traditions amérindiennes au contact des Européens. Par exemple, dans *Yawendara et la forêt des Têtes-coupées*, Petite-Tortue, l'esprit qui dirige le conseil des animaux, interroge Yawendara sur l'importance qu'accorde son peuple à perpétuer la tradition orale : « Ne parle-t-on plus de moi chez les Hommes ? Les Wendats ont-ils déjà perdu souvenance de celui qui alluma Lune et Soleil ? Vos sages ne vous racontent-ils plus comment je vous ai aidés à vaincre les géants de pierre ? » (Y, p.27). Ce roman va encore plus loin en proposant l'idée que les Européens et leur religion seraient les causes de la déchéance du peuple de Yawendara. Par ailleurs, certains personnages, malgré les tentatives d'assimilation de la part des Français, mais surtout des Jésuites, veulent à tout prix garder leur identité amérindienne. C'est le cas de l'un des compagnons de voyage de Guillaume Renaud, Mikowa, un jeune homme de quinze ans, qui vit déjà cette assimilation : « Il parle un peu l'anglais et encore mieux le français, grâce à un père jésuite qui enseignait à l'école de son village. Il est chrétien, mais il préfère vivre selon la tradition de sa nation. C'est pourquoi il ne porte pas son prénom chrétien, qui est Jean » (GR, p.75).

Ces traditions différentes d'un peuple à l'autre entraînent inévitablement un choc des cultures qui, dans les cas qui nous occupent, s'avère néfaste pour les personnages amérindiens. En effet, *Trafic chez les Hurons*, *Yawendara et la forêt des Têtes-Coupées* et *Guillaume Renaud. Il faut sauver Giffard !* soulignent tous des injustices ou des conséquences négatives causées par l'arrivée des Européens sur le continent nord-américain. Quelques romans dénoncent d'abord le troc de marchandises, qui se fait plus au profit des Européens que des Amérindiens : « Ahonque était dégoûtée par ces échanges injustes », c'est-à-dire des jours de travail pour pêcher, piéger et préparer les peaux contre de l'eau-de-vie qui « ne coûtait presque rien à produire » (TH, p.13). Un des romans de notre corpus annonce déjà une situation qui est omniprésente dans les récits portant sur la période contemporaine, celle de la perte de territoire : « Guillaume et Mikowa devisent amicalement. L'Indien lui parle un peu de son enfance à Amesokanti, et des colons anglais qui s'approprient graduellement leurs terres et les repoussent vers le nord » (GR, p.75). L'arrivée des Européens provoque également des guerres entre les diverses nations amérindiennes. Dans *Yawendara et la forêt des têtes coupées*, les armes à feu et les guerres ont détruit le village : « Mais, lorsque la zizanie atteignit son comble, l'ennemi frappa. On raconte que les guerriers préférèrent mourir divisés que de s'entraider et survivre » (Y, p.57).

Enfin, ces romans essaient le plus souvent d'éduquer leurs jeunes lecteurs et leur proposent une image de la différence propre à ouvrir leurs horizons et à combattre certains préjugés que la société aurait pu perpétuer envers les Amérindiens. Pourtant, ces cinq romans, qui ont pour cadre la période de la Nouvelle-France, jettent les bases d'une cohabitation qui s'avèrera plutôt compliquée, selon ce que montrent les romans d'André Vacher et de Michel Noël.

Les revendications territoriales

Il est clair que la cohabitation pousse les personnages autochtones à revendiquer leur territoire, à voir se développer des conflits entre les générations, à refuser l'intégration à la société dominante et à dénoncer les problèmes sociaux des réserves. Ces personnages de l'époque contemporaine sont donc beaucoup plus tourmentés, ce qui entraîne les auteurs à mettre l'accent sur leur description psychologique et non physique. Dans un monde où leurs valeurs traditionnelles ne semblent plus tout à fait appropriées, ils se questionnent davantage sur leur identité, essentiellement en lien avec leur territoire. André Vacher, auteur de livres pour adolescents, propose deux romans, *La Louve* (LL1 et LL2) et *Le vieil Inuk* (VI1 et VI2), qui mettent en scène des personnages principaux amérindiens et inuits qui se préoccupent de leurs revendications territoriales à une époque plus contemporaine, soit les années soixante et soixante-dix.

Dans le premier, les personnages rattachent leurs souvenirs collectifs et leur héritage aux forêts où ils sont nés. Encore aujourd'hui, ces territoires où vivaient leurs ancêtres leur parlent de leur identité : « Certes, la forêt entière appartient à l'Indien, mais son terrain de trappage représente plus encore. C'est l'endroit qu'il connaît le mieux, l'endroit où il se reconnaît le mieux » (LL2, p.78). Ainsi, l'Autochtone ne peut pas vraiment être lui-même s'il n'est pas chez lui. Le personnage éponyme de ce roman dit avoir toujours préféré « la vie libre en forêt à la sécurité des réserves » (LL1, p.44). À la suite de la construction des barrages, la Louve se demande si elle sera obligée d'« habiter en permanence un gros village avec les Blancs. / Comme les Blancs » (LL2, p.10). Elle craint alors que ses enfants et ses petits-enfants perdent leur identité : « Seraient-ils toujours des Indiens, des Naskapis, en vivant de la sorte ? » (LL2, p.11). De même, Tukonao se demande de quelle façon il pourra rester « libre et fier » (LL2, p.49) s'il n'a plus de territoire pour chasser et trapper. En somme, la forêt est beaucoup plus qu'un endroit où vivre, c'est le lieu de la tradition,

de l'héritage, du savoir, du respect, de la liberté et de l'indépendance. Elle offre également la nourriture, la protection et l'enseignement. Elle est ici tout simplement le lieu porteur de l'identité des Amérindiens.

Dans *Le Vieil Inuk*, Vacher amorce son intrigue par un avant-propos qui renvoie clairement à l'espace et au territoire ancestral : « Depuis plus de 4 000 ans, des hommes vivent sur la terre la plus inhospitalière du monde, l'Arctique » (VI1, p.5). Dans ce roman, les différences de point de vue entre les générations amènent les personnages de Kingalik et d'Amaamak à concevoir l'espace différemment, situation caractéristique des relations intergénérationnelles dans les réserves encore aujourd'hui. Pour Kingalik, le village est synonyme de confort, mais surtout de progrès, alors que, pour Amaamak, il signifie la perte de son identité. Pour lui, le village est une prison qui le prive de la liberté de vivre selon ses propres traditions et coutumes qui, pour lui comme pour plusieurs autres personnes qui se retrouveraient dans la même situation, représentent la seule façon de ne pas perdre tout ce qui a toujours constitué son identité. Au contraire, toutes ces traditions, pour Kingalik, l'empêchent de vivre pleinement dans le présent, dans la modernité telle qu'il l'a vue à l'extérieur des réserves et de l'Arctique. Il rejette sa culture en pensant que ce refus lui permettra de vivre plus heureux. Pour lui encore, les territoires ancestraux, soit la banquise et la toundra, ne sont que des lieux liés au passé puisqu'il ne les réactualise pas dans ses croyances actuelles. Depuis toujours, l'Inuit se définit par son nomadisme, par son rapport particulier à l'espace : « Jusqu'à l'arrivée des Blancs, son mode de vie demeura inchangé, basé sur la chasse. Sans cesse en quête de gibier, l'Inuk vivait en nomade, voyageant selon les saisons au rythme des animaux » (VI2, p.45). Le changement de vie est trop brusque pour que le vieil Inuk puisse s'adapter à l'époque où Kingalik n'est plus capable de vivre de la chasse comme son grand-père et où il dépend maintenant du chèque qu'il reçoit tous les mois.

Pour éviter cette dépendance à l'appareil gouvernemental, le gouvernement fédéral crée, à peu près à la même époque, des pensionnats dans le but d'instruire les jeunes Autochtones et de les intégrer à la société dominante.

Les pensionnats

Dans un de ses romans pour les jeunes, Michel Noël ose exploiter la difficile réalité des pensionnats pour enfants amérindiens créés dans les années cinquante et soixante. *Dompter l'enfant sauvage*, publié en deux tomes, *Nipishish* (DES1) et *Le pensionnat* (DES2), raconte l'histoire d'un jeune qui est arraché de force à sa famille et se retrouve avec d'autres enfants comme lui dans un pensionnat loin de tout.

À l'époque de la Révolution tranquille, une des façons de régler les problèmes sociaux des réserves était d'envoyer les enfants dans des pensionnats. Dans le village de Nipishish, le curé présente cette façon de faire comme une chance pour les enfants attikameks : ils pourront s'instruire. Pourtant, les parents s'inquiètent de la perte des traditions et des savoirs ancestraux : « Dans un pensionnat, qui enseignera à chasser à nos enfants ? À pêcher, à trapper, à travailler l'écorce de bouleau, à lacer des raquettes, à fabriquer un canot ? Qui leur enseignera la langue, les traditions, les coutumes ? Qui ? » (DES1, p.37).

Au pensionnat, la discipline se révèle rude pour les enfants. En effet, pour se faire obéir des jeunes Amérindiens, l'agent leur donne des coups de baguette. De plus, les agents brûlent tous leurs objets, tous leurs souvenirs afin qu'ils perdent tout contact avec leur identité autochtone. Ils leur rasent la tête et les désinfectent au grand complet, brûlent leurs vêtements et leur en distribuent de nouveaux. Mais les vrais problèmes ne surviennent qu'un peu plus tard, lorsque Nipishish se rend compte que Mathieu, un des frères religieux, se faufile la nuit dans les lits des jeunes garçons. Plusieurs enfants sont ainsi violés. C'est alors que Nipishish amorce sa révolte. Mais ce frère utilise sa force pour le blesser durant le jour ; aussi la révolte de Nipishish reste intérieure : « Dans mon sang coule le flux de la vengeance longuement mûrie » (DES2, p. 98-99). Victime de ces assauts, Antan, le plus jeune des pensionnaires, se suicide en se pendant dans la salle de bains parce qu'il ne pouvait plus supporter les visites nocturnes du frère. Les autres enfants n'ont pas su comment réagir en étant confrontés à cette douleur : « Les plaies d'Antan sont béantes. Il faut tout de suite venir à son secours, soigner son âme. Mais notre langue est bannie. Comment dire je t'aime, sois courageux ? Comment toucher les cordes sensibles de son cœur dans une langue étrangère ? » (DES2, p.111). Dans cet endroit, Nipishish comprend que le monde des Blancs et le sien ne seront jamais compatibles, que la nature les a créés pour fonctionner chacun indépendamment de l'autre.

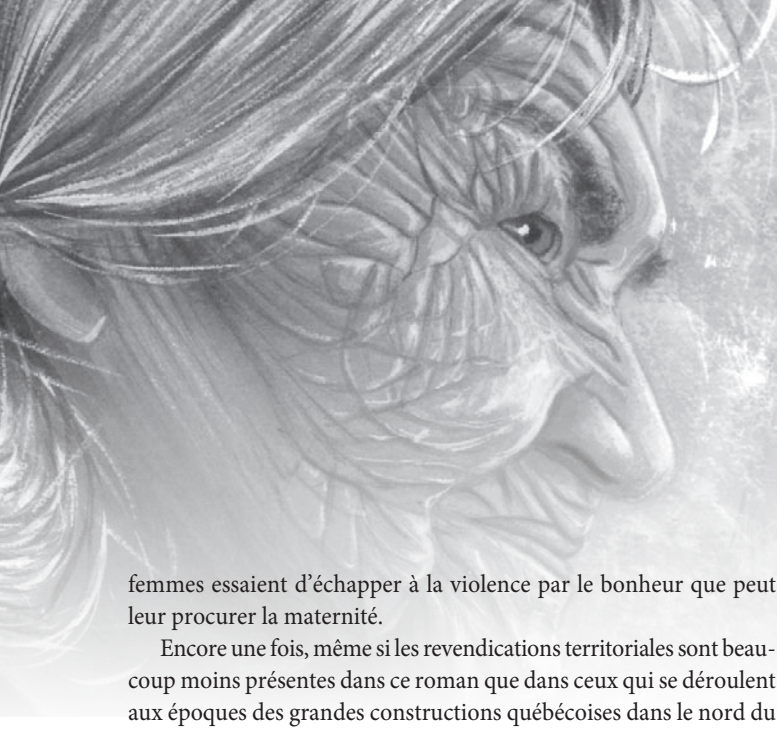
De cette période sombre, présentée de façon très négative, découlent la rage et la recherche d'identité vécues par certains personnages, qui règnent actuellement dans les réserves.

Une jeune réalité

Publié en 2005, *La disparition* (LD), roman de Charlotte Gingras, présente une réalité amérindienne beaucoup plus contemporaine. Il raconte l'histoire de Viola, une jeune adolescente qui décide de se rendre seule à l'endroit où le carnet de sa mère disparue a été trouvé, quelque part au Labrador. Elle découvre une région désertée par les mineurs, où les Innus sont les seuls habitants. En fait, dans le train vers Shefferville, Viola croise, pour la première fois de sa vie, les premiers habitants du nord-est du continent.

Elle fait d'abord la connaissance de Nashtash, une jeune Innue d'environ seize ans, mère d'un jeune enfant. Elle apprend que les Innus, ces Amérindiens du Nord-Est québécois, respectent encore leur héritage nomade. Nashtash lui explique même que les plus vieilles générations gardent plus volontairement les traditions dans leur vie de tous les jours : « Nous habitons dans plusieurs communautés très éloignées les unes des autres, sur la Côte, surtout. Nous avons des parents dans chaque village. On se visite. Les aînés encore plus que les autres. On échange des nouvelles. On échange du caribou contre du saumon » (LD, p. 52). Le territoire est tellement vaste qu'il est difficile pour eux de se réunir, surtout que les jeunes ont de plus en plus de difficulté à s'identifier à un mode de vie qui leur semble dépassé. En ce sens, Viola se rend vite compte que la vie des jeunes dans les réserves est plutôt difficile. Mais cet espace reste souvent la seule façon, pour plusieurs Amérindiens, de conserver leur identité.

Au cœur de son périple, Viola est confrontée aux difficultés que rencontrent les jeunes des réserves, mais elle apprend aussi comment certains essaient de s'évader : « Plusieurs [garçons innus] prennent des drogues. Ils boivent de l'alcool. Ils cassent les choses et se frappent entre eux. Nous autres, les filles innues, on aime ça, les bébés. On aime très fort un tout-petit qui a besoin de nous. On en prend soin et il reste vivant » (LD, p. 37). On comprend donc que les jeunes



femmes essaient d'échapper à la violence par le bonheur que peut leur procurer la maternité.

Encore une fois, même si les revendications territoriales sont beaucoup moins présentes dans ce roman que dans ceux qui se déroulent aux époques des grandes constructions québécoises dans le nord du Québec, il appert que les personnages ne peuvent en faire fi : « Tu sais, […] l'âme des Innus, c'est dans la forêt qu'on peut la sentir vraiment » (LD, p.94). Cet endroit, qui semble si pauvre à Viola, les Innus se sentent riches de le posséder, de vivre dans cette nature qui a tant à leur offrir.

Dans cet endroit, Viola fait la connaissance d'un jeune homme dont le physique et l'aspect mystérieux l'attirent : « Dominik avale une dernière gorgée de thé, va déposer sa tasse dans l'évier de la cuisine et il s'en va sans dire au revoir, comme les autres Innus, avec ses longs cheveux de soie noire et ses yeux d'encre de Chine » (LD, p.108). Dominik est un jeune Innu très actif, contrairement à son frère, qui a laissé le monde le détruire psychologiquement, et comme ceux des années soixante, il continue de dénoncer l'appropriation des territoires ancestraux de son peuple par les descendants des colonisateurs. À la suite de l'une de ses tirades colériques qui s'adressent au peuple non autochtone à travers elle, Viola n'a d'autre choix que d'avouer son ignorance : « Non, dis-je. Je ne sais rien de vous. Je sais juste que votre langue chante comme la plus mélodieuse des musiques. Que le bébé de Nashtash est le plus bel enfant que j'ai vu de ma vie » (LD, p.113). Cette façon simple et franche qu'a Viola d'expliquer les choses pousse les deux jeunes filles à se déclarer leur amitié, à lier deux peuples, deux cultures, deux mentalités et deux modes de vie complètement différents. À la fin du roman, elles dansent au son de la voix de Dominik : « Face à face, nous inventons nos pas, notre danse à nous. Moitié blanche, moitié innue » (LD, 157). L'harmonie est complète. En retournant chez elle, dans le train, Viola se sent appartenir à un autre monde, qui l'a complètement transformée : « Quand elle a faim, elle mange la bannique et la confiture de graines rouges, et chaque bouchée lui rappelle sa famille du nord » (LD, p.158). Ainsi, la jeune femme blanche qui ne connaissait rien à la réalité amérindienne du Québec et du Labrador en rapporte les traditions chez elle, sous la métaphore de la nourriture, afin d'unir les deux cultures. Le métissage est alors complété.

Conclusion

Les personnages autochtones de l'époque contemporaine sont très tourmentés. Ils vivent plus de questionnements identitaires que leurs homologues de l'époque de la Nouvelle-France. La possession du territoire, même si elle n'est pas clairement mise en scène, reste souvent le problème majeur aux yeux des personnages de ces romans. Ces romans pour les jeunes, dont l'histoire se déroule au cours des cinquante dernières années, présentent la réalité autochtone de façon beaucoup plus sombre, tout en terminant sur une note d'espoir de réconciliation de deux peuples, de deux cultures habitant le même territoire depuis des centaines d'années. □

---

* *Maître en littérature*

Corpus de base

BACK, Francis, et Robert DAVIDTS, *Jean-Baptiste, coureur des bois*, Montréal, Boréal (Boréal junior), 1996, 128 pages.

GINGRAS, Charlotte, *La disparition*, Montréal, La courte échelle (Ado +), 2005, 160 pages.

MARMEN, Sonia, *Guillaume Renaud. Il faut sauver Giffard !*, Longueuil, Les Éditions de la Bagnole (Gazoline), 2008, 194 pages.

NOËL, André, *Les bois magiques*, Montréal, La courte échelle (Roman jeunesse), 2000, 95 pages.

---, *Trafic chez les Hurons*, Montréal, La courte échelle (Roman jeunesse), 2000, 95 pages.

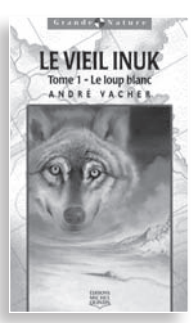
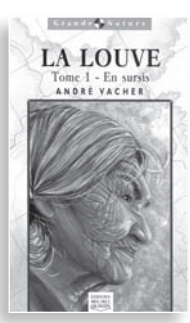
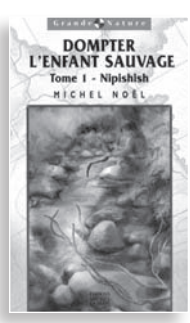
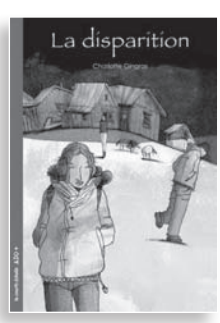
NOËL, Michel, *Dompter l'enfant sauvage*. Tome 1 — *Nipishish*, Waterloo, Éditions Michel Quintin (Grande nature), 1998, 107 pages.

---, *Dompter l'enfant sauvage*. Tome 2 — *Le pensionnat*, Waterloo, Éditions Michel Quintin (Grande nature), 1998, 172 pages.

SIOUI, Louis-Karl Picard, *Yawendara et la forêt des Têtes-Coupées*, Québec, Le Loup de Gouttière (Collection Loup+), 2005, 141 pages.

VACHER, André, *Le vieil Inuk*. Tome 1 — *Le loup blanc*, Waterloo, Éditions Michel Quintin (Grande nature), 1999, 153 pages.

---, *Le vieil Inuk*. Tome 2 — *La statuette magique*, Waterloo, Éditions Michel Quintin (Grande nature), 1999, 169 pages.

---, *La Louve*. Tome 1 — *En sursis*, Waterloo, Éditions Michel Quintin (Grande nature), 2001, 136 pages.

--- *La Louve*. Tome 2 — *Piégés*, Waterloo, Éditions Michel Quintin (Grande nature), 2001, 122 pages.